

@

Ernest-Augustin Clerc de LANDRESSE

NOTICE

sur la vie et les travaux de

M. ABEL-RÉMUSAT

Notice sur la vie et les travaux de M.
Abel-Rémusat

à partir de :

Notice sur la vie et les travaux de M.
ABEL-RÉMUSAT,

par Ernest-Augustin Clerc de **LANDRESSE**
(1800-1862)

Lue à la séance générale annuelle de la Société asiatique, le 28
avril 1834. *Journal asiatique*, XIV (2e série), 1834, pp. 205-231
et 296-316.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juin 2014

PREMIÈRE PARTIE

p.205 Les sociétés savantes sont dans l'usage d'honorer la mémoire des membres qu'elles ont perdus, par un discours, dans lequel on retrace et les particularités de la vie de celui qui n'est plus, et les services qu'il a rendus aux lettres. Tous ses travaux y sont rappelés avec soin ; on en offre le résumé, on les analyse, on s'efforce de les apprécier, et, afin de porter sur-le-champ à la connaissance d'un plus grand nombre de personnes, des faits souvent peu connus, ou un mérite ignoré, ce morceau est ordinairement lu dans une de ces solennités académiques ou le public est plus particulièrement appelé à connaître des travaux de la compagnie. Cet usage est noble et juste, et le devoir qu'il a consacré, toujours pénible pour celui qui est chargé de le remplir, ne saurait être jamais ni embarrassant ni difficile. Il n'en est pas ainsi lorsqu'un individu obscur, isolé, que des liens de parenté, d'amitié, ou simplement de reconnaissance, attachaient p.206 à un homme illustre, croit, de lui-même, sans mission aucune pour le faire, devoir payer au parent, à l'ami, au protecteur que la mort lui a ravi, la dette du cœur, bien aussi sacrée qu'aucune autre. Toutes les préventions s'élèvent, contre lui, car aucun prestige ne l'entourne. Il ne peut prêter à ses paroles l'appui d'un nom célèbre, ni imposer ses opinions à l'aide d'une réputation brillante. On s'étonnera de sa hardiesse à venir toucher à des matières d'un ordre si élevé, et l'on sera disposé à lui refuser d'avance les connaissances nécessaires pour en parler convenablement.

Telle est particulièrement la position de l'auteur de cette notice, et le juste sentiment de timidité et d'impuissance dont il est pénétré la rend plus défavorable encore. Placé entre les hésitations d'une insuffisance que tout justifie et le désir de s'acquitter d'un devoir que ses regrets ne lui imposent pas seuls, il a reculé longtemps devant une pareille tâche. Il espérait qu'une voix plus digne s'élèverait parmi nous pour faire l'éloge de celui dont les travaux ont jeté tant d'éclat sur notre Société ; il pensait que nous aussi nous voudrions nous honorer par un hommage

public rendu à un de nos plus illustres membres. Ce que personne n'a tenté, il l'entreprend. Il l'entreprend, malgré l'intervalle immense, infranchissable, qui le sépare des hauteurs où doit l'amener son sujet ; il l'entreprend, parce que, admis pendant treize ans dans une intimité que rien ne saurait lui faire oublier, honoré d'une confiance qui a survécu à ^{p.207} celui qui l'accordait, il a pu recueillir quelques faits et des documents qu'il ne sera pas inutile de publier ; il l'entreprend, parce que différentes circonstances de la vie qu'il va retracer lui semblent mal connues ou mal appréciées ; il l'entreprend enfin sans se faire illusion sur la faiblesse de ses moyens, mais persuadé que les hommes les plus instruits sont aussi les plus indulgents. C'est à eux surtout qu'il s'adresse ; il sollicite toute leur bienveillance, pour lui, non, mais en considération du sujet qu'il traite. Et à ceux qui, plus sévères, le taxeraient de présomption ou de témérité, il avouerait que son cœur a parlé plus fort que sa raison ; mais que cette dette d'admiration et de reconnaissance, rien ne pouvait le dispenser, sinon de l'acquitter, au moins de la reconnaître.

Jean-Pierre ABEL-RÉMUSAT naquit à Paris, le 5 septembre 1788, de Jean-Henri Rémusat, l'un des six chirurgiens privilégiés du roi, et de Jeanne-Françoise Aydrée. Son père était de Grasse, et le nom de Rémusat est honorablement connu dans cette partie de la Provence ; plusieurs membres de cette famille, ont fait le commerce avec le Levant, et l'un d'eux, qui était établi à Constantinople, eut occasion de rendre quelques services à Michel Fourmont, lors du voyage de ce dernier en Grèce.

Du côté maternel, M. Rémusat appartient à la ville de Besançon ; on peut dire même que c'est là sa véritable patrie, car ce fut celle de son adoption ; ce fut celle qui, la première, honora ses études et reconnut son mérite naissant à peine, en l'appelant à siéger ^{p.208} parmi les membres de son académie. Les liens du sang, ceux de l'amitié et de la reconnaissance, tout concourait à l'attacher à cette province de

Franche-Comté, qui le placera avec orgueil au premier rang des nombreuses illustrations auxquelles elle a donné naissance.

Né avec d'heureuses dispositions, un accident, qui aurait pu avoir les suites les plus funestes, fit qu'elles commencèrent à se développer chez lui dans un âge où l'on aurait à peine songé à les exercer. En jouant aux Tuileries, il tomba de la terrasse du Bord de l'eau, c'est-à-dire d'une hauteur de dix à douze pieds environ, sur le pavé du quai. On craignit longtemps pour ses jours, et sans les soins vigilants de la plus tendre mère, toute l'habileté de son père eût été impuissante peut-être pour les lui conserver. Mais un bras fracturé et plusieurs lésions graves le contraignirent, pendant des années entières, à un repos qui n'était ni de son âge, ni dans ses goûts. Il se soumit, malgré la vivacité de son naturel, parce que la nécessité était plus forte que sa volonté ; son esprit, son imagination d'ailleurs étaient libres, et son intelligence profita du sacrifice qu'il était obligé de faire de ses plaisirs. Cette vie sédentaire, en lui apprenant de bonne heure que si l'étude est le meilleur préservatif contre l'ennui, elle peut être aussi une efficace diversion aux souffrances, donna à ses idées une maturité, une profondeur que le caractère vif et enjoué avec lequel il était né ne lui aurait permis d'acquérir que dans un âge beaucoup plus avancé. Un dictionnaire ^{p.209} mythologique assez considérable fut rédigé par lui pendant cette longue retraite. Il avait alors moins de onze ans. Aucun succès ne le rendit aussi heureux que le simple souvenir du petit triomphe qu'il obtint alors ; il ne le rappelait pas sans une sorte de fierté, et plusieurs fois nous l'avons entendu regretter, avec cet intérêt si naïf et si naturel que l'on conserve pour les gloires de sa jeunesse, que l'on n'ait pas eu plus d'égards pour cette première production de sa plume que pour les cahiers d'un écolier ordinaire.

Le rétablissement de sa santé ne modifia en aucune manière le genre de vie sérieuse et appliquée dont il avait contracté l'habitude. Il possédait déjà la langue latine de manière à la parler et à l'écrire avec autant de facilité et d'élégance que sa langue maternelle ; circonstance digne de remarque dans un si jeune homme et à une telle époque. On

ne sait que trop qu'il n'y avait alors ni pensionnats, ni écoles préparatoires où l'on pût aller recueillir les leçons de maîtres habiles. Les usurpations toujours croissantes de l'ignorance avaient entraîné, avec la ruine des connaissances les plus utiles, celle des collèges, des universités, des académies. Aussi le jeune Rémusat ne connut-il d'autre lycée que la maison paternelle, d'autre maître que lui-même. Quelques savants restaient encore cependant qui pouvaient renouer la chaîne de l'instruction ainsi interrompue, mais ils vivaient dans la retraite. Le père de M. Rémusat, qui avait été lié avec Foncemagne, avait conservé des relations avec la plupart d'entre eux ; ils s'empressèrent de donner à son ^{p.210} fils de sages conseils, des directions utiles ; et cette conception vive, ces vues étendues, ces connaissances aussi profondes que variées qui le distinguèrent, peut-être les dut-il à un enseignement moins resserré que celui des collèges, cercle uniforme et banal, où les esprits les plus différents, les caractères les plus opposés sont enfermés, pour être tous jetés dans le même moule et réduits aux mêmes proportions. Son intelligence demandait à être soumise aux travaux de la pensée plutôt qu'aux exercices de la mémoire, et dans un collège, où l'on n'est que trop disposé à cultiver la seconde au préjudice de la première, on eût étouffé l'une pour faire un trophée de l'autre. À l'abri des influences de cette routine, ses études devinrent de jour en jour plus importantes. Tout ce qu'il lisait, latin ou grec, vers ou prose, était lu avec fruit, et ce que sa mémoire n'aurait pu retenir, il le confiait au papier. Ces premières notes, dont quelques-unes échappèrent au triste sort du dictionnaire mythologique, sont faites avec beaucoup de méthode et annoncent un rare talent d'analyse. Nous pouvons citer entre autres un immense tableau chronologique, généalogique et synchronique des rois de la Grande-Bretagne, qu'il dressa à quatorze ans (1802), d'après l'histoire de Rapin Thoyras.

Cette science de l'histoire, une des plus dignes d'exercer l'intelligence, était aussi celle à laquelle il donnait plus de moments parmi ceux qu'il pouvait dérober aux études classiques. Elle offrait à sa curiosité des faits qui tous étaient nouveaux pour elle, et ^{p.211} la variété infinie des objets

que présente ce tableau de la sagesse et de la folie des hommes ne pouvait manquer d'intéresser son imagination. En même temps sa pénétrante sagacité s'exerçait déjà à suivre les progrès des nations, à observer leurs coutumes, à étudier les causes qui les modifiaient, à saisir les intérêts directs ou éloignés, avoués ou secrets, des actions humaines, en les considérant dans leurs rapports avec les événements.

Mais l'histoire des hommes n'était pas la seule dont il ambitionnât dès lors de percer les mystères ; il était non moins avide de s'initier à ceux que la nature ne révèle qu'à un bien petit nombre d'adeptes. Il y avait autre chose que de l'enfantillage dans le soin qu'il mettait à faire sécher les plantes qu'il rapportait de ses promenades ; dans l'attention avec laquelle il les rangeait, de manière à en former une sorte d'herbier, dont la classification, pour n'être pas celle de la science, ne manquait ni de méthode ni de clarté. La seule distraction qu'il se permît était celle de ces jeux aux combinaisons savantes, où la victoire n'est jamais que pour le plus habile, et non pour le plus heureux.

Ici une pensée nous arrête ; un autre motif de découragement, que nous n'avions pas envisagé d'abord, en ajoutant à la difficulté de notre tâche, rendra notre marche plus pénible, plus incertaine encore.

Quand nous parlons d'un homme avec lequel nous avons vécu, dont nous admirions l'éclatante supériorité et dont nous chérissons la mémoire, les moindres ^{p.212} circonstances nous intéressent. Nous mettons à n'en négliger aucune un scrupule, un zèle qui paraîtront trop minutieux, pour ne les qualifier que de la manière la moins défavorable. Et pourtant la vie d'un homme de lettres qu'est-ce autre chose que l'histoire de son esprit ? Pourquoi ne pas chercher à en suivre la marche ? Les différentes phases de son développement et de ses progrès ne peuvent-elles pas offrir plus d'un enseignement utile ? Et cette éducation du génie, ces tâtonnements d'une intelligence précoce, qui se trouve à l'étroit dans le cercle des connaissances ordinaires, qui s'essaye à découvrir un sentier par lequel elle puisse marcher vers des régions inconnues ; cette noble et persévérante émulation, ce *tentanda via*, mis en pratique dans un âge si jeune, la main maladroite qui voudrait en tracer le tableau ne ferait-elle

que les profaner, et ne serait-elle que sacrilège en voulant être pieuse ? Triste condition de la médiocrité de flétrir tout ce qu'elle touche ! Il serait à déplorer, en cette occasion surtout, que l'intérêt de ces détails ne fût pas absolument indépendant du plus ou moins de talent du biographe à les faire connaître.

En 1805 les études de M. Abel-Rémusat furent douloureusement interrompues par la mort de son père. Cet événement, en lui enlevant pour continuer ses travaux les facilités qu'il avait eues jusqu'alors, ne fit que redoubler son ardeur. Devenu l'unique soutien de sa mère, il songea à donner à ses occupations une direction plus spéciale, à adopter une carrière, et, dans le choix qu'il fit de celle de la médecine, il ^{p.213} sacrifia sa vocation et tous ses goûts, pour suivre le vœu de celui qu'il venait de perdre.

Cependant il était dans l'âge où l'esprit et l'imagination ont un feu, une activité, qui demandent de l'aliment. On voudrait tout embrasser, tout apprendre, tout savoir, et, il faut bien le dire, cet entraînement est fatal au plus grand nombre. Tous n'apportent ni la même aptitude, ni le même courage, et ce vaste océan sans horizon, sur lequel on s'embarque à l'aventure, et dont il n'est donné à personne de connaître les limites, n'ouvre ses ports qu'à un bien petit nombre d'hommes privilégiés, tandis que la plupart n'y rencontrent qu'écueils et naufrages.

M. Rémusat sut également éviter les uns et se préserver des autres, et pourtant il n'aspirait à rien moins qu'à la connaissance de toutes choses et à une perfectibilité indéfinie. Ces rêves, que la jeunesse seule peut concevoir, parce que tout lui paraît facile, même la vertu, avaient séduit son âme ; il s'y était attaché fortement, et sa croyance, si l'on peut s'exprimer ainsi, avait entraîné sans peine celle de quelques jeunes gens, qui s'associèrent à lui dans le but de discuter ce qu'ils croyaient être le bien ou le mal, et de rechercher les moyens d'arriver à faire l'un et à éviter l'autre.

Les noms les plus sacrés, qu'on avait vus, peu d'années auparavant, employés pour qualifier des actes où la barbarie le disputait à l'horreur, n'étaient plus profanés alors que par l'abus qu'on en faisait. Les temps

s'amélioreraient, mais on n'était pas encore entièrement ^{p.214} revenu de cette fureur d'idées philanthropiques et d'associations vertueuses, qui s'était comme emparée des esprits à cette époque terrible, insensée, monstrueuse, où cette philanthropie, ces vertus sociales étaient ce qu'on pratiquait le moins, peut-être parce qu'on en parlait le plus. Nos philosophes de seize ans, tout en adoptant le nom de *société philanthropique*, voulurent que leur réunion se distingue, autant par les formes que par le fond, de toutes celles qui avaient été créées sous une dénomination analogue. Celles-ci avaient emprunté quelques termes et quelques usages aux Romains ; ils empruntèrent les leurs aux Grecs, datèrent par olympiades et adoptèrent des noms grecs. Celui de M. Rémusat était *Megacles*. On ne discutait qu'en latin ; il y avait des réunions fixes, des formes de délibérations, des statuts qui définissaient le but de la société et traçaient les obligations de ses membres ; ce but était la sagesse ; ces obligations étaient l'accomplissement des devoirs et la pratique des vertus. On voit que personne ne méritait mieux qu'eux le nom de philosophes qu'ils se donnaient ; et comme leur désir n'était pas moins d'arriver à la perfection intellectuelle qu'à la perfection morale, ils ajoutèrent à ce titre celui d'*encyclopédistes*.

« *Statuimus et volumus*, dit un article additionnel de leur règlement, *nostris solitis titulis addi titulum Encyclopedistarum, nobisque manebit illum implere et conabimur*.

Et qu'on ne croie pas que tout ceci n'était qu'un jeu : c'était fort sérieusement qu'ils traitaient les questions de l'ordre le plus élevé ; ils ^{p.215} envisageaient sous toutes leurs faces, et les conséquences qu'ils en déduisaient étaient réduites en aphorismes et consignées ensuite sur un journal ¹.

¹ Quelques citations, tirées du seul feuillet de ce même journal que nous ayons pu retrouver, prouveront que nous n'exagérons rien :

« Non in corporis habitu, sed in animi dotibus, philosophorum sapientia jacere debet.
« Scelus est occidere animalia jucunditatis et amœnitatis causa.
« Potest solum se occidere homo, qui se occidendo nullum affert malum doloremve aliis.
« Ante voluptatem suam sapiens ponit utilitatem aliorum.
« Qui quum potest facere bonum non facit, est quasi malefactor.
« Scribere contra religionem in regione suâ constitutam, est spargere discordiam.

Malheureusement une conviction spéculative ne suffit pas pour la pratique de la sagesse. Des devoirs de position, les habitudes du monde, les convenances mêmes de la société, tout s'opposait à l'application d'un grand nombre de leurs idées. Ils reconnurent bientôt que leur projet était inexécutable, et la seule association philanthropique qui ait jamais peut-être été digne de ce nom fut dissoute presque aussitôt que formée. Mais il reste toujours quelque chose des efforts que l'on fait pour arriver à la perfection ; s'ils ne peuvent conduire au but, au moins ils contribuent à rendre meilleur celui qui les a tentés. Il est facile de reconnaître que beaucoup de ces préceptes moraux et philosophiques, dont M. Rémusat s'était, dans sa jeunesse, proposé la religieuse observation, ont été les ^{p.216} règles de conduite du reste de sa vie ; en renonçant d'ailleurs à l'espoir de devenir parfait, il n'avait pas renoncé à celui de devenir savant.

L'École centrale lui offrait, dans tous les genres, les moyens de perfectionner, de compléter son éducation, et il suivait les cours des sciences et de haute littérature qui avaient lieu dans ce même palais des Quatre-Nations où, dix ans plus tard, le disciple, devenu le confrère de ses maîtres, prouvait, par les applications qu'il faisait de leurs leçons, combien il avait été digne de les recevoir. Là, il avait pour condisciple et pour émule un homme dont l'imagination posée, le caractère indépendant, la franchise sévère contrastaient singulièrement avec cette ardente vivacité d'esprit, cette urbanité de manières, cette délicatesse de convenances qui distinguaient M. Rémusat. Il existait entre eux, au physique comme au moral, la disparité la plus propre à cimenter une amitié durable, parce que leurs qualités, loin de se contrarier et de se nuire, étaient de nature à se modifier avantageusement les unes par les autres ; ainsi celles qui avaient trop d'éclat s'adoucissaient, celles qui n'en avaient pas assez devenaient plus saillantes. Le goût de la science était le seul qui fût commun. Ils entreprirent un cours d'étude et de lecture suivi et méthodique, et l'habitude de se voir aux mêmes lieux, aux mêmes jours, aux mêmes heures ; de s'occuper des mêmes matières ; de se communiquer leurs

projets, leurs espérances, leurs pensées ; ce contact continu de deux esprits qui n'avaient besoin que de se deviner pour se p.217 comprendre, joint à une confiance exclusive dans le jugement l'un de l'autre, à une juste appréciation de leurs sentiments réciproques, forma bientôt une de ces affections profondes que l'amabilité la plus constante et la plus égale ne saurait inspirer, et qu'une grande supériorité d'intelligence avait fait naître.

Telle était la nature du sentiment qui attachait M. Saint-Martin à M. Rémusat. Amitié pure et vraie, admirable de dévouement et d'abnégation, qui aurait résisté à la prospérité comme elle résista au malheur, et que la mort elle-même trouva fidèle !

Hâtons-nous de passer à d'autres détails ; il n'est pas temps encore d'arrêter nos yeux sur la fin d'une vie qui commence à peine, et dont nous atteignons une des plus importantes époques, celle où la vocation de M. Rémusat se prononça, où le plus heureux hasard le mit enfin sur la voie de la carrière qu'il était destiné à parcourir. Ce qui l'entraîna dès le premier abord vers un genre de littérature qui n'était cultivé que de cinq ou six personnes en Europe, ce fut moins la perspective brillante qu'il pouvait entrevoir, que cet attrait irrésistible, si ordinaire chez les hommes d'un esprit supérieur, qui les porte à déchiffrer ce qui paraît énigme au vulgaire, et qui ne leur fait estimer les succès qu'en raison des difficultés qu'il faut vaincre pour les obtenir.

L'abbé de Tersan avait réuni à l'Abbaye-aux-Bois une collection d'antiquités et de curiosités qui passait pour une des plus intéressantes qu'il y eût en France. En recueillant ces différents monuments de la barbarie p.218 et de la civilisation, de l'enfance et du progrès des arts des différents peuples du globe, il n'avait pas négligé de se procurer les livres qui pouvaient servir, soit à les expliquer, soit à instruire sur leur origine et leurs usages ; et ce musée, cette bibliothèque, qui en était comme le complément indispensable, et qui, tout en ne paraissant qu'accessoire, renfermait aussi des raretés de plus d'un genre, M. de Tersan en jouissait, de même que les gens riches jouissent du luxe, en s'en faisant honneur, en les étalant avec un noble orgueil aux yeux des

simples curieux, tandis que les savants, aussi bien que ceux qui aspiraient à le devenir, pouvaient y trouver, ceux-ci à compléter, ceux-là à éclairer leurs recherches. M. Rémusat fut admis dans ce sanctuaire, moins en qualité de compatriote de M. de Tersan, que comme un jeune homme qui suivait avec succès la carrière des sciences. C'est à ce titre qu'un magnifique herbier chinois fut mis sous ses yeux. Il excita toute son admiration. À ne voir que les vives couleurs qui y avaient été prodiguées, il aurait pu croire que les plantes qu'il renfermait n'avaient rien que d'imaginaire, si la finesse et la minutie des détails, non moins que le soin et la patience qu'on avait mis à les figurer, ne lui eussent paru un suffisant témoignage en faveur de la vérité de la nature et de la fidélité de la copie. Il en avait d'ailleurs pu reconnaître quelques-unes ; bientôt il voulut les déterminer toutes, et ce qui n'avait d'abord été qu'un objet de curiosité, une sorte de distraction à des études plus suivies et plus sérieuses, devint alors une ^{p.219} véritable passion. Ces caractères si étranges, si énigmatiques qui accompagnaient chaque planche étaient sans doute le nom de la fleur ; mais comment les déchiffrer ? qui pourra les expliquer ? Personne n'était en état de le faire, et les premiers éléments indispensables pour y parvenir étaient encore à créer. Il se mit à la tâche avec confiance, avec courage ; les obstacles ne l'effrayèrent pas ; dans un esprit de cette trempe ils sont une garantie de la réussite. Le désir de connaître n'était déjà plus le seul sentiment qui l'animât ; son amour-propre était intéressé. Il ne cessait de s'entendre répéter qu'il ne réussirait pas, que c'était une entreprise folle et vaine, et toutes ces fables que les préjugés et l'ignorance avaient accréditées au sujet des difficultés inabornables de la langue chinoise. Il n'en tint compte, et fit bien, et M. de Tersan, en animant ses efforts, fut une des principales causes de ses succès.

Il ne se borna pas à de simples encouragements ; il mit à sa disposition tout ce qu'il possédait de textes originaux ; il ne manquait plus que les ouvrages qui pouvaient en faciliter l'intelligence. Réduit à marcher ainsi seul, sans guide, sans secours, sans instruments, que d'hésitation, que d'incertitude dans ces premiers pas, qui n'étaient ni éclairés, ni

soulagés par aucun conseil bienveillant ; que de peines rebutantes dans ces premiers essais, si longtemps infructueux, et qui coûtent d'autant plus que rien ne les annonce ! Quoi ! ce jeune homme que vous voyez courageusement engagé dans cette pénible lutte, vous qui, par votre p.220 rang, si ce n'est par votre savoir, devriez être le premier à lui porter assistance, loin de lui tendre une main secourable, vous chercherez à gêner ses mouvements, à paralyser ses efforts ? Et qui donc ferez-vous jouir des avantages dont vous pouvez disposer ? Pour quel sujet plus digne réservez-vous ces trésors de la science qui ont été confiés à votre garde, et dont vous méconnaissez la véritable destination en les tenant hors de la main de ceux qui en feraient un noble usage, et en les confisquant au profit de spéculations plus mercantiles que littéraires ? Malgré ses instances, M. Abel Rémusat ne put avoir communication d'aucun des dictionnaires chinois interprétés en langues européennes qui sont à la Bibliothèque du roi. Le refus qu'on lui en fit était fondé sur ce que le gouvernement, qui venait d'ordonner l'impression de celui du père Basile de Glemona, les avait tous mis à la disposition des personnes qu'il avait chargées de cette publication. Ce n'était là qu'un prétexte, il s'en contenta comme d'une raison, et dans son premier ouvrage il se borne à rappeler le fait, sans se permettre ni plainte ni reproche.

« Je n'ai jamais eu entre les mains, dit-il, je n'ai même jamais vu aucun des nombreux dictionnaires que les missionnaires de la Chine ont composés et fait passer en Europe. La Bibliothèque en possède seize à dix-huit ; les circonstances ne m'ont pas permis de les consulter.

Aujourd'hui que chacun sait à quoi s'en tenir sur la nature de ces circonstances, il convient d'imiter la louable réserve que M. Rémusat s'était imposée, et p.221 dont il ne se serait jamais écarté, si d'autres preuves de malveillance, d'autres tracasseries ne l'y eussent en quelque sorte forcé. Par caractère il n'aimait pas la guerre ; mais il devait montrer qu'il était en état de ne la point craindre, et ce fameux axiome, *si vis pacem, para bellum*, n'est malheureusement pas applicable qu'à la politique.

Des personnes que les succès d'autrui tiennent éveillées, et qui sont portées à ne reconnaître qu'un certain genre de mérite et de talents, n'ont pas manqué de dire qu'il n'y avait pas plus de gloire que d'invention à se rendre familière une langue que d'autres avaient apprise déjà, et qui avait été l'objet de travaux dont on avait pu profiter. On cite à l'appui les noms de Fourmont, de Deshauterayes, de Deguignes, et surtout les ouvrages des missionnaires. Il n'est pas permis de se méprendre sur la nature des intentions qui ont dicté ces remarques, et ceux qui poussent ainsi l'amour de la vérité jusqu'au scrupule s'empresseront de reconnaître qu'ils n'étaient pas suffisamment instruits des faits, et ils regretteront que leur zèle pour le vrai les ait entraînés au-delà des bornes de l'exactitude.

Les langues ne se devinent pas, non sans doute ; la langue chinoise pas plus que les autres ; aussi ni Fourmont, ni les missionnaires, ni M. Rémusat ne l'ont devinée. Il y aurait à le prétendre plus que de l'exagération ; il n'y en a pas à affirmer qu'il ne dut les progrès qu'il y a faits à aucun secours étranger, mais seulement à lui seul, à une sagacité rare, p.222 éclairée par un jugement solide et soutenue par une application que rien ne rebutait. Fourmont ne connut pas ces détails épineux des premières difficultés, dont son aptitude aurait probablement triomphé, mais que lui épargnèrent les leçons d'un Chinois instruit que l'évêque de Rosalie avait amené en France. Deshauterayes et Deguignes se formèrent à son école, plutôt par la routine de la traduction, que par l'intelligence des règles, car la grammaire de leur maître ne les enseignera jamais à personne. Serait-ce donc de cet ouvrage que M. Rémusat aurait tiré un si grand profit pour ses études ? Mais le désordre et l'obscurité qui règnent dans ce livre, le peu de méthode qui a présidé à sa rédaction, non moins que la pompeuse recherche avec laquelle il est écrit, sont plus propres à détourner le lecteur qu'à l'éclairer. On sait d'ailleurs que Fourmont ne s'était proposé d'y donner que les règles de la langue *mandarinique* ou parlée, et non celles du style littéraire. Quant aux travaux des missionnaires, parmi ceux qui étaient imprimés il n'y en avait pas un

qui pût offrir à M. Rémusat les premiers secours qu'il désirait, et aucun de ceux qui étaient manuscrits ne fut mis à sa disposition.

En se voyant ainsi privés de toute ressource, combien n'auraient pas cru faire sagement que de renoncer à l'entreprise. C'eût été le fait d'un esprit ordinaire ; ce ne pouvait être celui de M. Rémusat. Il résolut de suppléer à ce qui lui manquait, et la marche qu'il a suivie, avec autant d'habileté que de courage, mérite d'être signalée. À l'aide de quelques dictionnaires ^{p.223} chinois interprétés en mandchou, et par la comparaison souvent répétée des originaux avec le petit nombre de traductions diffuses et inexactes que l'on possédait alors, il parvint à déterminer le sens d'un certain nombre de mots, et se forma ainsi une sorte de vocabulaire provisoire, qui, tout incomplet qu'il était, suffit bientôt pour le consoler des refus qu'une malveillance jalouse lui avait fait essuyer.

Mais cette opération n'était pas la plus difficile. Dès que la signification d'un caractère était connue, il observait attentivement la place que ce caractère occupait dans la phrase, l'influence qu'il y exerçait, les combinaisons auxquelles il pouvait se prêter. Aussi que de veilles, que de fatigues ne lui a pas coûtées cette découverte de l'extrême simplicité de la langue chinoise, qu'on était si loin de soupçonner avant lui ! Certes, si le génie n'était que la patience, on ne pourrait se refuser de reconnaître ces deux qualités chez l'homme qui se voue à une pareille tâche ; mais heureusement M. Rémusat avait mieux que cela ; le talent, sans lequel le génie n'est rien, et qui est un don de la nature que le travail perfectionne, mais que la patience ne donne pas.

Ce ne fut qu'après cinq ans d'une application infatigable qu'il crut pouvoir publier les premiers résultats de ses recherches et de ses observations. Il les consigna dans un *Essai sur la langue et la littérature chinoises*, qui parut en 1811 ¹ avec cette épigraphe empruntée à Confucius :

¹ In-8° de X-160 pages et 4 planches.

« Il est des personnes ^{p.224} qui ne peuvent agir ou qui manquent de patience ; qu'elles persévèrent. Ce que d'autres font en un jour, elles le feront en cent ; ce que d'autres font en dix jours, elles le feront en mille.

C'était là son histoire ; c'était celle de son livre.

Le plan que Spizelius s'était proposé, et qu'il avait si mal rempli, se trouve exécuté, dans cet ouvrage, avec plus d'érudition que n'en avait déployé le savant allemand ; avec plus de véritable science surtout, et avec ce goût judicieux sans lequel l'érudition n'est pas un mérite. Mais le but du jeune auteur n'est peut-être pas assez arrêté ; il se sent trop de son empressement à enregistrer les découvertes à mesure qu'elles se présentent, de son ardeur à profiter sur-le-champ de ses nouvelles conquêtes. Au milieu de tant de phénomènes philosophiques et d'anomalies littéraires, parmi tous ces trésors de faits intéressants, de notions neuves, sa pensée, errante, indécise, ne se fixait sur un point que pour revenir à un autre, et pour les traiter tous ensuite successivement. La variété de ses travaux prouve qu'il n'a jamais renoncé à cette méthode, mais plus tard il était supérieur à son sujet, ici il est encore dominé par lui. De là quelques incohérences et des irrégularités qui n'auraient pas eu lieu dans un ouvrage composé d'un seul jet. On remarque dans celui-ci des manques de transition, des passages brusques et sans suite, qui indiquent qu'il a été fait à plusieurs reprises, et, pour ainsi dire, de pièces rapportées. Mais ces défauts, qui ne tiennent qu'à la forme, sont peu essentiels ; ce qui l'est bien plus, ^{p.225} c'est l'exactitude des détails que le livre renferme sur la composition des caractères et sur leur origine ; sur leurs formes et leurs variétés ; sur l'art de les écrire et sur celui de les lire ; sur le son qui est propre à chacun d'eux, et sur les influences que les accents lui font subir. Rien n'est avancé sans preuves, et les moindres assertions, tirées des écrivains originaux, sont justifiées souvent par des passages extraits des meilleurs auteurs. Les textes étaient rares alors ; ceux-ci offraient aux étudiants des sujets de version, appuyés de remarques

grammaticales ou littéraires, qui leur permettaient de recourir des principes aux applications, et des faits particuliers aux faits généraux.

À l'époque où cet Essai parut, il ne renfermait rien que de neuf et d'intéressant ; si aujourd'hui on ne lui reconnaît plus les mêmes qualités, il ne faut l'attribuer qu'au point de perfection où M. Rémusat a conduit l'étude de cette même langue, dont il n'offrait alors que les premiers éléments et quelques généralités, qui, depuis qu'il nous les a apprises et que nous les répétons et les défigurons de mille manières, ne nous paraissent plus que des lieux communs. Nous sommes ainsi faits. Nos progrès nous rendent difficiles, souvent même dédaigneux. Nous repoussons bien loin l'instrument qui a servi à dégrossir nos premiers travaux ; heureux encore si l'ingratitude ne s'étend pas de l'instrument à celui qui nous l'a mis entre les mains et nous en a montré l'usage !

Cependant cet Essai, n'eût-il que le seul mérite de ^{p.226} nous faire voir comment le chêne est sorti du gland, ne serait pas sans importance. On trouvera de l'intérêt à observer tout ce que l'écrivain a donné à la jeunesse de son caractère, à la jeunesse de ses impressions ; et cette ferveur de néophyte, qui à chaque page trahit une âme ardente, passionnée pour son sujet, est trop rare pour ne pas être remarquée. Bien plus, si le lecteur est dans l'âge où l'enthousiasme se communique facilement, le tableau qu'on lui offre des beautés de cette langue singulière et des nombreuses richesses qu'elle possède, celui des jouissances qu'elle promet à l'esprit, ne provoqueront-ils pas en lui le désir de s'associer, autrement que sur la foi d'autrui, à une admiration si complète et si profonde ?

Il n'y a là rien que de réel, rien qui ne soit arrivé. Est-ce donc un ouvrage inutile que celui qui peut produire de tels effets, et combien en citera-t-on, parmi ceux qu'on regarde comme les plus recommandables, qui soient dans le même cas ? *L'Essai sur la langue et la littérature chinoises* a plus fait, malgré ses imperfections, pour l'intelligence de cet idiome, qu'aucun des ouvrages de Fourmont ou des missionnaires. Il en a inspiré le goût tout en facilitant l'étude, et en

ne présentant qu'un petit nombre de documents vrais et faciles à saisir, il a commencé à battre en brèche des préventions absurdes, dont une série d'ouvrages plus considérables devait successivement entraîner la ruine.

En plaçant à la tête de cette série le mémoire sur ^{p.227} *l'Étude des langues étrangères chez les Chinois*¹, nous pourrions avoir moins égard à la date de sa publication qu'à l'importance du fait qu'il ajoute à tous ceux qu'on peut opposer aux détracteurs du peuple chinois. Ce morceau, qui parut également en 1811, produisit une révolution notable dans les idées admises alors au sujet d'une nation dont la barbarie et l'ignorance étaient comme établies en principe. Des personnes qui s'imaginent qu'un peuple n'est pas civilisé quand il ne l'est pas comme nous n'apprirent pas sans étonnement que les Chinois, malgré leur orgueil national, ne se contentaient pas de leur littérature ; que l'étude des langues étrangères n'occupait pas seulement les veilles de quelque lettré patient et laborieux ; qu'elle était encore favorisée par le gouvernement et enseignée dans un assez grand nombre de livres ; qu'on possédait à la Chine des dictionnaires polyglottes, et que, depuis six siècles, il y avait à Péking un collège pour l'enseignement des langues occidentales, ainsi qu'une institution pour les *jeunes de langue* et les interprètes. Enfin des traductions chinoises d'ouvrages indiens et tibétains portèrent à penser que tant de travaux, sur des idiomes tous si différents de la langue dans laquelle ils étaient entrepris, pouvaient avoir pour leurs auteurs un autre intérêt que celui de simples considérations politiques, et cet intérêt n'est pas du nombre de ceux qu'un peuple barbare saurait apprécier.

^{p.228} Toutes ces notions, qui, indépendamment du mérite qui leur était propre, avaient encore celui qui s'attache à une découverte, firent rechercher le petit écrit où M. Rémusat les avait exposées. Il crut devoir se borner à les indiquer alors ; plus tard il les développera et les appliquera à la solution de questions historiques et philosophiques de la

¹ 1811 ; in-8° de 32 pages, et dans le *Magasin encyclopédique* d'octobre 1811. — [Mélanges asiatiques, tome II, pages 242-265.](#)

plus haute portée. On ne saurait douter en effet que la dissertation qui nous occupe n'ait été la première idée des *Recherches sur les langues tartares*, comme il est incontestable que c'est elle qui a donné naissance aux travaux de M. Rémusat sur le bouddhisme. Quel parti un esprit comme le sien ne devait-il pas tirer de ce vocabulaire, tout à la fois philosophique et religieux, écrit en sanscrit et interprété en chinois, qu'il découvrit à la Bibliothèque royale, et que l'on avait pris jusque-là pour un dictionnaire tibétain ! Si l'on juge de ce qu'il aurait pu faire par ce qu'il a fait, quels ne doivent pas être les regrets des amis de la science ! Ce vocabulaire, primitivement composé dans l'antique langue des brahmes, et transporté ensuite dans les idiomes tibétain, mandchou, mongol et chinois, il était à la veille de le publier, en y joignant un commentaire dans lequel il aurait traité les points les plus essentiels des croyances et de la philosophie bouddhiques ! Quelle source de lumières pour l'histoire de la civilisation des peuples de la Haute-Asie, pour l'éclaircissement de leurs doctrines, pour la connaissance de leurs migrations, pour l'interprétation enfin de leurs livres !

p.229 Ce premier fait seul, inconnu avant lui, des relations littéraires des Indiens avec les Chinois, était un grand pas ; c'était le premier, celui qui facilite tous les autres. On savait bien, il est vrai, que la religion de Bouddha, dominante autrefois dans l'Inde, s'était répandue à la Chine vers le premier siècle de notre ère, et qu'elle y était professée aujourd'hui par la plus grande partie de la population ; on supposait que les religieux qui y avaient introduit leur culte pouvaient y avoir aussi porté quelques-uns de leurs livres ; mais on en était resté là. On ignorait et l'existence de ces mêmes livres qui, pour ceux dont les originaux sont perdus, se retrouvent dans les traductions chinoises, et les nombreux emprunts que les auteurs chinois ont faits aux écrivains hindous. On ignorait qu'il y eût des dictionnaires destinés à faciliter l'intelligence, non seulement de la lettre, mais de l'esprit des textes consacrés, et l'on ne savait absolument rien de cette langue *fan*, si cultivée à la Chine et mentionnée dans un si grand nombre d'ouvrages, qu'il semble étonnant qu'aucun missionnaire n'en ait jamais parlé.

M. Rémusat établit de la manière la plus positive qu'il n'est pas de langue étrangère qui ait été plus étudiée et mieux connue par les Chinois que cette langue *fan*, dont il constate l'identité parfaite avec le sanscrit ; fait extrêmement curieux, dont l'importance n'est peut-être pas assez généralement sentie, parce que trop peu de personnes sont encore en état d'entrevoir les résultats immenses auxquels il peut conduire. Et cependant, combien, de découvertes d'un ^{p.230} médiocre intérêt, et qui souvent ne sont dues qu'au hasard, ont plus de retentissement que celle qui était le fruit d'une étude attentive, et à laquelle se rattachaient tant de questions grandes et neuves ! Mais l'auteur, moins soigneux de ses succès que de ses ouvrages, et plus occupé de les compléter que de les faire valoir, repoussait ces triomphes faciles que la médiocrité usurpe sur l'ignorance, ou que le charlatanisme impose à la crédulité. Il avait trop de véritable talent pour qu'il lui fût utile de les rechercher, trop d'élévation dans l'esprit pour ne pas les mépriser. La popularité n'est pas la gloire ; ce n'est pas du moins la gloire qu'il ambitionnait. La renommée qu'elle procure, aussi légère que le mérite qui l'obtient, est aussi fugitive que le souvenir de ceux qui l'accordent ; tandis que celle qui repose sur l'approbation des hommes que leurs lumières placent à la tête des sociétés ; celle qui rend la concurrence difficile, la rivalité dangereuse ; celle enfin qui excite l'attention et provoque les hommages des savants qui, dans tous les pays, suivant à peu près la même carrière, sont seuls juges de la difficulté et du prix d'un bon ouvrage, cette renommée est impérissable.

M. Rémusat la voyait naître et grandir avec ses travaux, et tous ses efforts tendaient à l'accroître encore de jour en jour. Déjà ils lui avaient valu d'être distingué par un de ces hommes rares, qu'un immense savoir élève également au-dessus des jalousies personnelles et des préventions nationales. Après les avoir puissamment encouragés, il prit une part active aux ^{p.231} succès dont ils étaient suivis. Aussi heureux de ceux qu'il procurait que s'il les avait obtenus lui-même, toujours disposé à admettre d'autres idées que les siennes, à reconnaître

comme utiles d'autres travaux que ceux qui faisaient l'objet de ses recherches ; mais regardant comme un devoir de favoriser ceux-ci plus particulièrement, et de stimuler, de seconder le zèle des personnes qu'il jugeait capables de s'y livrer avec fruit ; se refusant de faire de la science un monopole, de la littérature une spéculation, on le vit accueillir avec une égale bienveillance, et presque à la fois, les Rémusat, les Saint-Martin, les Quatremère, les Chézy ; prodiguant à chacun d'eux ses lumières, son appui, et les formant, pour ainsi dire, autant par son exemple que par ses leçons ou ses conseils. Ce savant illustre, les suffrages du monde entier l'ont proclamé le prince des orientalistes ; qu'est-il besoin de le désigner d'une manière plus personnelle ? Son nom reviendra souvent dans le cours de cette notice, et une respectueuse réserve nous interdit de le placer ici, à la suite d'un éloge qu'on ne se serait pas permis, s'il n'avait eu pour garants que le jugement et les sentiments de celui qui ose ainsi mêler sa voix à la voix de tous ceux qui l'admirent et le vénèrent.

p.296 Cependant ces nouveaux travaux et l'ardeur avec laquelle M. Rémusat s'y livrait ne lui faisaient pas négliger les sciences naturelles, et dans la distribution qu'il faisait de ses journées, la meilleure part était toujours réservée à l'acquisition des connaissances p.297 nombreuses qu'exige l'art de guérir. Cette multiplicité d'études, qui est si souvent une cause de perturbation, même pour les intelligences les plus développées, prouve bien la supériorité de celle dans laquelle elle n'apporte ni trouble ni désordre. L'esprit humain ne semble jamais plus limité que quand il cherche à s'étendre. Il trouve, dans son ambition même de tout savoir, mille obstacles qui l'arrêtent et qu'il ne peut vaincre ; les idées se croisent, les faits se confondent, les détails s'effacent en se succédant ; on perd d'un côté ce qu'on gagnait de l'autre ; au moment de saisir les nuances, la couleur dominante disparaît, et il ne reste de tant d'efforts qu'obscurité, incertitude et humiliation. M. Rémusat est-il donc une exception à cette loi de Dieu, qui ne permet pas que l'homme perde jamais le sentiment de son infériorité ? On pourrait le penser, si l'on ne savait que ses études,

quelle qu'en fût la variété, étaient toutes dirigées vers un but unique, avec une rare puissance de moyens, que secondait une méthode combinée avec sagesse, suivie avec persévérance, qui lui faisait trouver le temps d'apprendre beaucoup et le secret de ne rien oublier.

Il avançait ainsi d'un pas égal dans presque tous les genres de sujets, et c'est en s'entourant d'un savoir en quelque sorte encyclopédique qu'il se préparait à des travaux conçus dès lors, mais qu'il voulait marquer au sceau de la perfection avant d'y attacher son nom. Suivez ses progrès, et vous verrez comment, loin de se nuire, le nombre et la diversité des matières peuvent se prêter un mutuel appui. Ses ^{p.298} recherches se confirment les unes par les autres, elles se rectifient à mesure qu'elles s'étendent ; et, en leur appliquant les connaissances qu'il possède déjà sur d'autres points, il s'enrichit d'une multitude de connaissances nouvelles. Tout se lie, tout s'enchaîne dans cette tête si bien organisée, et ce n'est plus seulement le désir de se faire un état, de se créer des ressources pour un avenir qui n'est rien moins qu'assuré, qui anime son zèle et sollicite ses efforts ; ce n'est là qu'un stimulant bien faible, quand l'amour des lettres, plutôt encore que celui de la considération qu'elles procurent, ne s'y joint pas. Mais les intérêts d'un peuple que la prévention et l'enthousiasme avaient seuls jugé, étaient, pour ainsi dire, devenus les siens. Désormais il fera cause commune avec les Chinois ; il lui importe que les préjugés disparaissent et entraînent avec eux ce reste de ridicule qu'ils avaient comme attaché au nom de cette grande nation. Voilà ce qui le porte à pénétrer tous les mystères de la nature, à s'initier à toutes les abstractions de la philosophie, à se rendre familiers tant et de si différents idiomes. Pour la plupart des hommes l'érudition n'est qu'un but, pour lui c'était un moyen, et la science même de la médecine, qu'il possédait alors dans tous ses détails, devait concourir aussi à l'accomplissement de ses projets.

À n'en croire que l'opinion la plus généralement accréditée, cette science, ni aucune de celles qui contribuent à sa perfection, ne seraient pratiquées à la Chine ; l'anatomie n'y inspirerait qu'horreur et dégoût ;

p.299 on ne reconnaîtrait aucun principe physiologique ; les ressources que l'histoire naturelle et la chimie offrent pour le traitement des maladies seraient inconnues ou méprisées, et toute la thérapeutique consisterait en prescriptions ridicules et en pratiques superstitieuses. En vérité, il semblerait, ou que les Chinois ne connaissent aucun des maux inséparables de notre existence, puisqu'ils n'ont ni éprouvé le besoin, ni trouvé le moyen de les soulager, ou que, lorsqu'ils les affligent, ils exercent chez eux plus de ravages que partout ailleurs ; mais l'exubérante population de cet immense empire démontre le contraire : il faut donc admettre que l'expérience et l'observation ne sont pas aussi méconnues des Chinois qu'on se plaît à le supposer, et qu'elles sont, chez eux comme chez nous, la base d'un système médical dont l'application est, à la Chine ainsi qu'en France, tout à fait indépendante de la momerie des jongleurs et de l'imposture des charlatans. Parce que ce système est moins étendu, moins parfait que le nôtre, en conclura-t-on qu'il n'existe pas ; et s'il existe, le rejettera-t-on sans examen ? Les sciences n'ont pas deux manières de se former : les principes sont les mêmes partout. Sans doute il y a une grande différence entre vouloir expliquer la nature d'une maladie et chercher à la guérir. Aussi, que les théories des médecins chinois soient fausses, absurdes, cela peut être ; mais leur expérience est très longue, et par conséquent très éclairée, et leur pratique est souvent heureuse, parce que leurs observations sont très exactes.

p.300 Ils ne sont pas d'ailleurs plus ignorants en anatomie que ne l'étaient les Grecs : loin de là, ils possédaient des traités suffisants pour donner une idée générale du nombre, de la situation et de la disposition des parties, longtemps avant que les préjugés permissent aux Européens de s'occuper de semblables matières. Aucun peuple n'a porté une plus patiente sagacité dans l'étude des moindres phénomènes physiologiques, une plus minutieuse exactitude dans la connaissance des signes des maladies, une plus grande variété dans les moyens de les prévenir et de les combattre. Dès le dixième siècle on les voit pratiquer l'inoculation ; et le moxa, l'acupuncture ont en

quelque sorte pris naissance chez eux. Leur diagnostic au moyen du pouls est devenue célèbre, surtout depuis que Bordeu se l'est appropriée en partie. Enfin les pronostics qu'ils tirent de l'inspection de la langue, conformes pour la plupart à la doctrine européenne, indiquent assez leur attention à examiner les rapports des organes. Ce genre d'esprit patient et observateur qui les caractérise les porte même souvent à apercevoir une action mutuelle entre les organes les plus éloignés, et le seul reproche qu'on pourrait leur faire serait tout au plus de l'étendre au delà du nécessaire, et, il faut l'avouer, du possible.

Tels sont, en aperçu, les principaux faits contenus dans deux écrits relatifs à la médecine des Chinois, que M. Abel-Rémusat publia en 1813 ¹. L'un d'eux, p.301 rédigé en latin ², fut la dissertation inaugurale qu'il présenta pour le doctorat, et il obtint ce grade avec une distinction qu'il dut moins à la nouveauté du sujet qu'il avait choisi, qu'à la manière dont il en avait développé et soutenu les diverses propositions. Quoique l'épreuve qu'il venait de subir soit ordinairement le terme des études, M. Rémusat était loin de considérer les siennes comme achevées. Aux théories des autres il voulait encore joindre la pratique de sa propre expérience ; mais la clientèle d'un jeune médecin, qui vient à peine de revêtir la robe, est peu propre à remplir de telles vues. Aussi les soins que d'autres auraient mis à s'en former une, il les employa à se faire admettre dans les hôpitaux. Là les observations sont profitables, parce qu'elles sont de tous les instants et de tous les genres. On y exerce sa profession de la manière la plus noble, en s'appliquant, sans aucun autre motif d'intérêt que celui de la science, au soulagement de ses semblables. Là les leçons se gravent d'autant mieux dans l'esprit qu'elles sont souvent déchirantes, et quelquefois terribles. Pour qui a connu M. Rémusat, aucun parti ne semblera moins convenir à sa personne et à son caractère que celui qu'il embrassait. Doué d'une extrême délicatesse d'organes et d'une sensibilité profonde,

¹ *Sur la médecine des Chinois*, in-8°. — [Mélanges asiatiques, tome I, pages 240-252.](#)

² *Dissertatio de glossosemeiotice, sive de signis morborum quæ à linguâ sumuntur, præsertim apud Sinenses* ; in-4°.

qu'il ne pouvait surmonter, quoiqu'il cherchât à la dissimuler à tous les yeux ; contagioniste par crainte, plus encore peut-être que par conviction, il sut vaincre ses répugnances, ^{p.302} et mérita d'être distingué par M. Percy, qui écrivait en parlant de lui :

« Ce jeune docteur, l'honneur de notre école, qui a su allier l'étude des langues orientales à celle de la médecine, connaît assez cette science pour l'exercer utilement et avec succès. Il a fréquenté les grands hospices de Paris, et je l'ai plus d'une fois distingué dans nos cliniques, où il prescrivait et remplissait de temps en temps les fonctions de praticien.

Bientôt les circonstances l'obligèrent à faire par devoir ce qu'il n'avait entrepris que par zèle. Il avait réussi en 1808, à éviter les rigueurs de la conscription. La loi admettait quelques exceptions alors. Fils unique d'une veuve dont il était le soutien, et de plus affecté de strabisme, il avait obtenu d'être réformé, et devait se croire à jamais affranchi du service militaire, quand parut un sénatus-consulte dont les exigences étaient proportionnées à l'imminence du danger qui menaçait l'empire. Le Rhin et l'Escaut, les Alpes et les Pyrénées allaient être franchis. On appela sous les drapeaux tous ceux qui avaient été précédemment libérés, en remontant douze années en arrière. Ce rappel atteignait M. Rémusat, et cette fois quel espoir avait-il d'être exempté ? Il fallait trois cent mille hommes, il les fallait sur-le-champ, sans excuse ni prétexte ! Cependant sa position, ses travaux, les espérances qu'on était en droit de concevoir de lui, intéressèrent en sa faveur quelques hommes plus influents encore par leur mérite que par leur rang. On hasarda des démarches ; M. de Sacy surtout déploya ^{p.303} en cette occasion tout le zèle que peut inspirer la plus bienveillante affection. Ce n'était pas la première fois qu'il en donnait des preuves à M. Rémusat, mais il ne lui en donna jamais de plus éclatante. Non content de ses propres sollicitations, et pour mieux en assurer le succès, il fit intervenir l'Académie des Inscriptions elle-même, qui, d'un accord unanime, adoptant en quelque sorte M. Rémusat, demanda qu'il

ne fût pas forcé d'interrompre des études chéries et d'abandonner une carrière où tout faisait présager ses succès.

Heureusement cette affaire dépendait d'un ministre que les soins de l'administration, pas plus que les fatigues de la guerre, n'avaient pu rendre étranger aux lettres. Il pensa que la faveur qui résulterait d'une pareille distinction pouvait être accordée sans crainte d'ouvrir une porte aux abus. Toutefois la loi était si rigoureuse, les instructions étaient si précises, que M. Daru ne crut pas pouvoir, sans restriction, faire droit à ce qu'on pourrait appeler la réclamation de l'Académie, et autant peut-être pour garantir sa responsabilité que pour mettre le protégé de l'Institut à couvert de toute inquiétude, il le fit nommer chirurgien aide-major aux nouveaux établissements formés dans Paris pour recevoir les militaires blessés et malades que les hôpitaux ordinaires ne pouvaient plus contenir. Quelque temps après il fut adjoint au médecin en chef de l'hôpital de Montaigu, « pour être, dit sa commission, chargé d'un service de fiévreux ; fonction plus conforme à ses moyens et à l'objet de ses études que la chirurgie. » Ce fut alors qu'on le ^{p.304} vit, oubliant ses appréhensions, surmontant ses dégoûts, écoutant la pitié plus encore que le devoir, affronter, avec un dévouement qui ne fut pas sans exemple à cette époque, les horreurs et les dangers d'un typhus cruel, qui comptait pour victimes presque tous ceux qu'il atteignait. M. Rémusat eut le bonheur d'échapper à la contagion ; mais tant de pénibles fonctions et de douloureux spectacles, tant de sollicitude et de soucis, l'avaient depuis longtemps forcé d'interrompre ses travaux. Il ne laissa pas pourtant de publier, à la fin de cette même année 1813, deux écrits qu'il avait préparés antérieurement, et qui sont l'un et l'autre rédigés en latin. Le premier ¹ a pour but de nous faire connaître un système astronomique introduit chez les Mongols par les empereurs mandchous, et pour résultat de constater que la division du ciel, telle que ces peuples la reconnaissent, ne leur appartient pas plus que la nomenclature des trois cent soixante-six constellations qu'ils

¹ *Uranographia mongolica*, dans les *Mines de l'Orient*, t. III, p. 179 ; et en français dans les *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 212.

admettent, et dont ils ont emprunté les dénominations tant aux Indiens qu'aux Chinois. Si ce travail ne permet pas de résoudre encore avec certitude les questions qui se sont élevées sur l'âge et le lieu de l'invention de l'astronomie, peut-être ajoute-t-il à la vraisemblance des conjectures qui lui donnent l'Inde pour berceau, en achevant de renverser les hypothèses que les rêves de Bailly avaient enfantées. Où faudra-t-il chercher ce fameux *peuple* p.305 *perdu*, ce peuple antérieur à tous les autres, inventeur de toutes les sciences, et de l'astronomie en particulier, qu'il plaçait dans la Tartarie, lorsqu'on voit l'une des nations tartares les plus anciennement civilisées, ainsi dépouillée, dans une de ses parties les plus essentielles, de ce caractère original et primitif qu'il leur attribuait ?

Tandis que M. Rémusat mettait ainsi victorieusement des faits irrévocables et des raisonnements concluants à la place d'allégations peu exactes et d'inductions chimériques ; pendant qu'il s'efforçait, au lieu de créer des systèmes, d'arriver à la vérité par l'interprétation des monuments les plus authentiques, on l'accusait lui-même de se laisser entraîner au paradoxe et de vouloir aussi donner des pensées plus ingénieuses que fondées en raison. Ce reproche lui fut adressé à l'occasion de la dissertation qui parut en même temps que l'*Uranographie mongole*, et où il entreprend de prouver l'inexactitude de l'opinion généralement admise sur la nature monosyllabique de la langue chinoise ¹. Ce serait là une erreur, la seule erreur peut-être de son esprit ; mais nous sommes loin d'envisager la chose de cette manière. On ne peut supposer que la misérable envie de se distinguer par de puérides subtilités ait porté M. Rémusat à p.306 soutenir ce qu'il savait n'être pas rigoureusement vrai et exact. Personne n'écrivait avec plus de bonne foi, plus de conviction que lui ; et s'il s'était jamais engagé dans cette route si séduisante du paradoxe, s'il avait voulu

¹ *Utrum lingua sinica sit verè monosyllabica ? Disputatio philologica* ; dans les *Mines de l'Orient*, tome III, page 279 ; publiée à part en français sous le titre, [Considérations sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise, et reproduite dans les Mélanges asiatiques, tome II, page 47.](#)

avoir plus d'imagination que de jugement, plus d'esprit que d'érudition, il aurait obtenu plus de succès, mais mérité moins de gloire.

Cependant, parmi ceux qui paraissent le plus disposés à adopter ses idées sur tous les autres points, il en est qui refusent d'admettre celui-ci, et qui ne veulent y voir qu'une question sans importance qui avait séduit sa jeunesse, et qu'il était aussi inutile de soulever qu'il leur semble superflu de l'approfondir. Peut-être la sévérité de ce jugement ne vient-elle que de ce qu'on n'a pas suffisamment pénétré la pensée de l'auteur, de ce qu'on a plutôt considéré les formes extérieures que l'essence, la nature intime de la langue.

Essayons pour un instant d'oublier les préjugés, ou, si l'on aime mieux, les idées auxquelles l'étude des langues de l'Occident nous a accoutumés ; écartons des dénominations que nous n'avons inventées que pour répondre à ces idées, des règles que nous n'avons bâties que sur des rapports parfaitement analogues dans la manière, soit d'exprimer la pensée par la parole, soit de la peindre par l'écriture ; considérons enfin le chinois tout à fait abstractivement, et nous comprendrons toute la portée de la proposition soutenue par M. Rémusat : car c'est en voulant réduire la langue chinoise à un système grammatical fait ^{p.307} pour d'autres langues, dont elle diffère autant par sa structure que par son organisation, que l'on est arrivé aux conséquences les plus erronées, et par suite aux notions les plus vagues et aux conjectures les moins admissibles. De ce qu'on ne trouve jamais plusieurs syllabes réunies pour exprimer le son d'un caractère, on devait tout au plus déduire que la langue était sans inflexions et sans dérivations ; mais on a été plus loin : on lui a refusé toute méthode et toute règle grammaticale. La nécessité de la grammaire dans les langues a paru alors problématique, et on a été jusqu'à admettre implicitement une opinion dont l'énoncé seul est absurde, à savoir, qu'une nation nombreuse et éclairée avait adopté et conservait une langue qui lui suffisait à peine, pour s'entendre sur les besoins les plus ordinaires de la vie.

Si l'on n'a égard qu'au fait absolument matériel, qui consiste à n'affecter à chaque caractère qu'une prononciation très courte, il n'y a pas de doute, la langue chinoise est monosyllabique ; M. Rémusat est le premier à le reconnaître. Mais si la plupart de ces caractères sont insignifiants par eux-mêmes et n'acquièrent de sens que par leur composition avec d'autres, ne doit-on pas les envisager alors, non plus comme des signes isolés, mais comme des éléments qui, par leur réunion, exprimeront, de même que les syllabes dans les autres langues, des noms et des idées simples ? Ce sont des syllabes d'idées au lieu d'être des syllabes de sons. La différence que l'on a remarquée entre le chinois et les autres idiomes est donc plus apparente ^{p.308} que réelle. Elle provient de l'emploi d'une écriture dont le système est presque indépendant de la parole, qui représente immédiatement les idées par des symboles au lieu de les rappeler à la mémoire par l'intermédiaire des sons, et qui ne permet pas de ramener à l'unité les parties d'un même mot concourant à l'expression d'un sens unique. Elle ne tient qu'au mode de transcription que nous avons adopté, et l'on serait, pour ainsi dire, maître de la faire disparaître, si l'on considérait le langage indépendamment de l'écriture qui y est attachée, ainsi que cela aurait lieu si les Chinois n'avaient pas de signes représentatifs de leurs idées, ou si ces signes nous étaient inconnus. Des voyageurs, qui se trouvaient placés dans le cas de cette seconde hypothèse, ont rapporté des vocabulaires qui contiennent beaucoup de mots polysyllabiques, parce qu'ils les ont recueillis sans avoir égard aux caractères qui les représentent.

À cette première classe d'expressions composées, il faut en ajouter une autre bien plus nombreuse, bien plus intéressante à étudier, celle qui résulte de l'agrégation à l'idée simple de signes exclusivement consacrés à marquer sa liaison et ses rapports avec d'autres idées, de manière à exprimer toutes les circonstances de la pensée. On le voit, il ne s'agit plus seulement ici de discuter un simple effet de l'écriture, mais de traiter un des points les plus intéressants de la philosophie du langage ; de constater, par l'exemple d'un idiome unique et absolument

primitif, le phénomène de l'introduction de la grammaire dans les ^{p.309} langues. Il est probable qu'ellesont toutes procédé à peu près de la même manière que le chinois ; mais leurs progrès ont été obscurs, leurs variations arbitraires, au lieu qu'ici toutes les anciennes traditions se sont religieusement conservées à côté des modifications que le temps et l'usage rendaient indispensables. La marche de l'esprit, dans la formation des langues, a été la même partout. Les mêmes besoins, les mêmes passions ont d'abord affecté les hommes. La nécessité de les satisfaire a produit celle de les exprimer. On l'a fait brièvement, par instinct, par imitation plutôt que par calcul et par réflexion. Chaque idée n'était alors exprimée que par un son, qui n'était pas non plus, qui n'était pas encore lié avec les sons qui l'avoisinaient. Les nuances ne sont venues que plus tard et successivement se faire jour à travers la masse des idées matérielles. L'occasion les avait fait naître, l'habitude les perpétua et l'art les étendit en les combinant de mille manières. Les catégories de la grammaire, les formes servant à circonstancier les idées ont été imaginées, composées de la sorte. Le premier mouvement a été de dire la chose, le second d'ajouter les circonstances. Elles sont exprimées chez tous les peuples par des moyens plus ou moins analogues, mais il est indispensable qu'elles le soient. Dans les langues qui nous sont familières, dans celles que nous cultivons de préférence, il est arrivé que les termes simples, distincts et séparés, dans l'origine, de ceux qui n'étaient que modificatifs et accessoires, ont fini le plus souvent par se confondre dans un forme ^{p.310} synthétique. La racine primordiale, qui n'était d'abord que monosyllabique, prit autant d'extension qu'il en fallait pour correspondre au nombre et à la variété des idées. Ce fut comme un noyau autour duquel on rassembla continuellement de nouvelles inflexions, susceptibles elles-mêmes de tant de développements et de modifications, que bientôt la connexité, l'analogie qui avait fait rapprocher ces divers éléments cessa d'être sensible. Les langues alphabétiques se plient merveilleusement à cette multitude de combinaisons et de dérivations par lesquelles l'homme parvient, dans la mesure d'un mot, à formuler sa pensée d'une manière absolue et complète, à en peindre tous les mouvements, toutes les

alternatives, à en rendre les perceptions sensibles jusque dans leurs nuances les plus délicates, dans leurs abstractions les plus subtiles. Les Chinois, au contraire, en conservant cette écriture première et figurative qui a été celle de tous les hommes, ont rendu impossible toute réunion, toute modification de ce genre. Ils y ont suppléé du mieux qu'ils ont pu par l'invention de nouveaux signes, privés par eux-mêmes de toute signification, mais servant à compléter, à diversifier celle des autres, à peu près comme les terminaisons des noms et des verbes en latin et en grec. Là encore il n'y a d'autre différence, entre le chinois et les autres langues, que celle qui résulte de l'usage constant et invariable d'écrire avec des caractères séparés les thèmes des noms et des verbes d'un côté, et de l'autre, les marques des cas, des temps, des modes, etc. L'idée et les p.311 circonstances de l'idée sont distinctes au lieu d'être confondues.

Voilà comment M. Rémusat entend prouver que la langue chinoise ne peut être qualifiée de monosyllabique, puisqu'en effet elle réunit plusieurs syllabes pour exprimer un même mot. Cela le conduit à nous montrer comment la langue écrite, riche en expressions et formée d'après des principes savants, est venue au secours de la langue parlée, si pauvre, si imparfaite ; comment il en est résulté des combinaisons inverses, pour ainsi dire, de celles qui ont lieu dans les autres idiomes, où c'est la parole qui a le plus concouru à perfectionner, à étendre l'écriture ; combinaisons variées à l'infini. qui, dans l'un et dans l'autre cas, satisfont également l'esprit et l'imagination. Quant à balancer le mérite de ces systèmes et à prononcer sur celui qui présente le plus d'avantages, c'est là tout une autre question que M. Rémusat discutera plus tard. Ici il lui suffit d'établir comment, par des moyens entièrement opposés, on arrive au dernier et même résultat, l'intelligence de la pensée, quelle que soit la forme qu'elle revête. Plus qu'à tout autre il lui aurait été facile de soutenir sa thèse à l'aide de raisonnements spécieux ou d'allégations spirituelles ; mais le préjugé qu'il avait à combattre, fortifié par l'usage, justifié par le nombre et l'autorité des écrivains, exigeait cette méthode forte de raisons et de

vérités, qui exclut les conjectures sans fondements et les idées hasardées. Il ne s'appuya donc que sur des faits avérés, des exemples p.312 faciles, et sur ces rapprochements philosophiques qui sont la base de l'étude comparative des langues. L'opinion qu'il émettait, faible parce qu'elle était naissante, n'a pas été examinée assez mûrement ou avec une suffisante connaissance des faits par ceux qui l'ont taxée d'être paradoxale ; accusation légère, qui serait sans importance en toute autre occasion, mais qui en acquiert ici une double, et par l'homme à qui elle s'adresse, et par le doute qu'elle peut laisser dans les esprits sur une matière où l'on n'est déjà que trop habitué à prendre des systèmes pour des réalités. des conjectures pour des certitudes, l'erreur pour la vérité. C'est parce que nous la considérons ainsi, que nous nous sommes laissé entraîner à des développements qui ne seront pas trop étendus si nous avons réussi à la détruire. Si nous ne l'avions fait que bien imparfaitement, si, comme il n'arrive que trop souvent, nous avons affaibli les preuves en voulant les étendre, il nous suffirait, pour porter dans les esprits la conviction que nous aurions désiré y faire naître, de rappeler que M. de Sacy et M. de Humboldt, appréciant mieux la rectitude de l'esprit de M. Rémusat et l'intérêt qui s'attache à de semblables recherches, n'ont pas hésité à adopter ses conclusions, auxquelles l'un d'eux applaudissait en ces termes ;

« L'auteur donne dans cette dissertation, dit M. de Sacy, une nouvelle preuve du jugement exquis avec lequel il met en œuvre les trésors de l'érudition, et nous croyons que toute personne qui aura lu ce morceau sans préjugés, et avec le seul désir de connaître la vérité p.313 et de lui rendre hommage, ne pourra s'empêcher de souscrire au résultat que M. Rémusat tire de son travail.

Le *Plan d'un dictionnaire chinois*¹ suivi de peu de mois la dissertation qui vient de nous occuper et précéda de près d'une année la publication du dictionnaire du père Basile de Glemona, que le

¹ Paris, 1814, in-8° de 80 pages. — [Mélanges asiatiques, tome II, page 62.](#)

gouvernement avait confiée au fils du célèbre auteur de l'Histoire des Huns. M. Rémusat, en exposant les travaux que les Européens avaient entrepris dans la vue de répandre et de faciliter l'étude du chinois, montrait, par l'appréciation de leurs mérites et de leurs défauts, comment on pouvait profiter des matériaux déjà rassemblés, en les corrigeant et en les complétant. Il faisait voir que si l'ouvrage du père Basile était digne d'être choisi entre tous pour être livré à l'impression, on y remarquait cependant des imperfections qui pouvaient entraîner dans de graves erreurs. Indiquer en quoi elles consistaient, c'était marquer ce qu'il fallait faire pour les corriger. Malheureusement ces observations n'ont pas été mises à profit, et le dictionnaire du père Basile, tel qu'il a été publié, ne peut faire perdre le désir d'en voir paraître un autre plus complet, plus régulier et plus commode.

Toutefois le plan que proposait M. Rémusat remplirait trop bien les deux premières conditions pour que la dernière ne fût pas entièrement négligée ; mais ^{p.314} aussi il s'agissait moins de composer un dictionnaire usuel qu'un ouvrage qui pût offrir, pour la langue chinoise, les mêmes secours que l'érudition grecque et latine trouve dans les *Trésors* des Étienne et de Forcellini. M. Rémusat ne se dissimulait dès lors ni l'immensité de ce plan, ni les difficultés qu'en présenterait l'exécution. Plus tard il reconnut combien il est aisé, dans de semblables projets, de consulter plus son zèle que ses forces, et de se laisser entraîner à entreprendre des travaux qui, pour être achevés, exigeraient souvent, indépendamment de secours matériels considérables, les efforts et les lumières de plusieurs hommes réunis. Cette sorte d'exagération, qu'on ne saurait blâmer, est le fruit d'un premier enthousiasme, difficile à modérer quand on fait de la langue et de l'histoire du peuple chinois l'objet de ses recherches. Fourmont n'avait-il pas aussi rêvé la composition d'un dictionnaire divisé en cinq parties, qui ne devait pas former moins de dix-sept volumes in-folio ? Deshauterayes n'a-t-il pas commencé, sous le titre de *Bibliothèque chinoise*, un dictionnaire dans lequel il se proposait de renfermer tout ce qui concerne l'histoire et la géographie des peuples de la Haute

Asie ? Enfin, tout récemment, n'avons-nous pas vu un savant missionnaire anglais, que sa position au milieu des Chinois mettait à la portée de tous les secours, et qui pouvait disposer de fonds considérables, essayer de réaliser à Macao les vues que M. Rémusat avait présentées à Paris, prouver avec succès que ce plan n'avait rien d'inexécutable, et ^{p.315} cependant l'abandonner bientôt, comme si celui-là seul qui avait pu le concevoir eût été seul aussi capable de l'exécuter et de le suivre jusqu'au bout ? Qu'il entrevoie la possibilité de publier un jour le fruit de ses efforts, et aucune difficulté ne l'arrêtera ; il comptera pour rien les veilles, les privations, les sacrifices !

« Quels trésors amasserait celui qui se livrerait à un pareil travail ! s'écrie-t-il. La composition d'un dictionnaire en deviendrait pour lui le moindre résultat. Une connaissance parfaite de la langue et des meilleurs livres, l'éclaircissement d'une foule de points difficiles en histoire et en géographie, de nombreux et importants sujets de mémoires sur les antiquités, la philosophie, les sciences et les arts de la Chine, voilà des récompenses capables de tenter, indépendamment d'aucun autre motif, tout sinologue un peu zélé.

Mais aucune facilité n'était entre ses mains. Les circonstances, loin de favoriser le zèle ardent qu'il manifestait, semblaient prêtes à l'étouffer, quand un nouvel ordre de choses s'établit, et avec lui, la paix, l'amour des lettres et la volonté de les protéger. Une chaire de langue et de littérature chinoises fut créée pour M. Rémusat au Collège de France, et cette faveur inespérée, en assurant son avenir, le ramena tout entier à sa véritable vocation. On put s'applaudir alors de ne pas lui avoir vu consumer, en un travail utile mais ingrat, un temps et des efforts si bien employés plus tard à traiter les questions les plus importantes, à éclaircir les points les plus obscurs, à fixer enfin ^{p.316} nos idées incertaines ou égarées. L'enthousiasme était toujours le même chez lui, mais la critique et l'expérience l'avaient éclairé. La carrière de l'étudiant venait de finir ; celle du savant, celle de l'homme de génie qui a triomphé de tous les obstacles et qui ne doit sa fortune qu'à lui seul allait commencer.

Notice sur la vie et les travaux de M.
Abel-Rémusat

Nous avons essayé de faire apprécier les travaux qui ont conduit M. Rémusat à ce point ; il nous reste à exposer comment la seconde moitié de sa vie a été consacrée à procurer aux autres les moyens d'atteindre avec facilité aux résultats qu'il n'avait obtenus lui-même qu'avec tant de peine ; comment l'étude du chinois cessa d'être alors ce qu'elle avait toujours été, mystérieuse, vague, insignifiante, et jusqu'à un certain point ridicule ; comment enfin cette réforme créa chez nous un genre d'érudition qui, par les progrès que M. Rémusat lui a fait faire, a pris en Europe un rang qu'il est désormais impossible qu'elle perde.

Nous solliciterons encore une fois, pour cette deuxième partie de notre tâche, l'attention de la Société, et nous aurons plus que jamais besoin d'être encouragé par son indulgence. ¹

@

¹ [c. a. : sauf erreur, il ne semble pas que cette deuxième partie ait été lue à la Société asiatique, ou publiée.]